

Hotel XXI

À l'Hôtel XXI émerge une relation nouvelle et peu connue entre le Brésil et l'Afrique. C'est un petit hôtel à trente chambres, un « deux étoiles », dans un bâtiment rénové qui dénote parmi les autres maisons délabrées de la rue « 21 de Abril » (d'où son nom), par ses couleurs neutres et ses superficies froides, au goût de l'architecture des années 1990. Le décor ? Quartier du Brás, dans le centre-ville de São Paulo, mais on a l'impression d'être en pleine banlieue. Le Brás est la porte d'entrée de cet univers appelé « Zone Est » : une suite infinie de quartiers populaires, très détériorés pour la plupart et où habite la grande masse de la population pauvre qui fait tous les jours pour se rendre au travail des trajets de deux heures dans des bus ou dans des trains bondés. Ancien quartier d'immigrants italiens qui venaient à la fin du XIX^e siècle des régions pauvres de l'Italie pour travailler dans les plantations de café dans l'État de São Paulo, le Brás regorge aujourd'hui de magasins grossistes spécialisés surtout dans des produits textiles - le paradis des commerçants de tout le Brésil grâce aux bons prix et à la diversité des marchandises. Il est aussi le paradis de certains acheteurs au détail qui ont le courage et la motivation de parcourir les rues mouvementées du Brás en quête de bonnes affaires. Il faut le faire à pied - la foule dans la rue est si dense qu'il n'y a pas de place pour les voitures.

Les Africains ont découvert le Brás et l'Hôtel XXI s'est spécialisé dans leur accueil. Ils viennent pour acheter surtout des vêtements et des chaussures, parce que, ici, ils trouvent des articles de qualité supérieure à celle des produits africains, et des prix inférieurs à ceux des produits européens et américains. Le Brás est la destination préférée de ces Africains, même s'il y a aussi ceux qui viennent à Rio de Janeiro pour chercher des vêtements de plage. Le plus cher dans tout ça, ce sont les frais de transport, mais récemment les compagnies aériennes et les entreprises de transport ont commencé à faire des offres très intéressantes pour viabiliser le nouveau créneau Brésil-Afrique. Il y a des vols où on peut emporter six bagages de 32 kilos. Et on peut revendre en Afrique avec une culbute de 200 %.

Malgré la distance, le Brésil devient de plus en plus une affaire pour ces commerçants. Le seul travail scientifique sur ce commerce est celui de Marzia Grassi¹ relatif au Cap-Vert. Son analyse socio-économique porte

1. Marzia GRASSI, *Rabidantes. Comércio Espontâneo Transnacional em Cabo Verde*, Lisbonne, ICS, 2003.

notamment sur les implications en terme de genre : les commerçants capverdiens (les « rabidantes ») sont dans leur majorité des commerçantes. Grâce à cette étude, on comprend mieux les raisons de cette inclusion du Brésil dans les routes des commerçants africains. Les produits européens sont devenus beaucoup plus chers avec l'introduction de l'euro, et les articles africains sont considérés de mauvaise qualité. Les commerçants capverdiens qui n'ont pas assez d'argent pour investir dans un tel long voyage, font leurs achats au Sénégal, mais le profit est beaucoup plus faible et le temps mis pour vendre les marchandises est plus long, parce que qualité et attraction des articles sont inférieures. Avec la dévaluation de la monnaie brésilienne, les achats en Afrique du Sud sont aussi devenus moins intéressants. En tout cas, Grassi démontre que le secret de ces commerçants est de voyager pour obtenir la marchandise : malgré les frais de transport et les difficultés personnelles lors d'un long voyage, c'est la capacité à mettre en articulation deux marchés qui rend le commerçant compétitif chez lui.

La langue n'est pas un facteur spécifique d'encouragement ou de découragement de cette nouvelle relation. Au Brésil, on ne trouve pas seulement des commerçants des pays de langue officielle portugaise. À l'Hôtel XXI, on trouve des Sénégalais, des Sud-africains, des Somaliens. Les commerçants des PALOP* circulent aussi aux États-Unis, en Afrique du Sud, au Portugal, en Italie. Très souvent, la destination est choisie selon les offres des compagnies aériennes sur le volume de bagage que l'on peut emporter dans l'avion. Ces commerçants se « débarrassent » à l'étranger, ils voyagent en groupe et, au Brésil, spécialement, ils ont l'aide de « guides » – des Africains qui habitent au Brésil, leur indiquent des hôtels et leur apprennent à se déplacer dans le chaos du quartier du Brás.

Ainsi, la circulation des commerçants africains au Brésil augmente. L'Hôtel XXI a trois ans, il subit déjà des travaux d'agrandissement et se spécialise pour supporter la concurrence (il y a cinq hôtels « africains » dans le coin) : le menu devient plus africain et les employés font des efforts pour apprendre des mots angolais et mozambicains. Les compagnies aériennes, les entreprises de transport, les agences de voyage, les hôtels, les guides sont tous très attentifs à ce nouveau flux. Mais le vrai ressort de cette mobilité est que cette nouvelle activité est une stratégie de vie face au chômage endémique en Afrique. Dans son enquête parmi les *rabidantes* capverdiennes, M. Grassi a pu montrer que 37,9 % d'entre elles avaient commencé à cause des difficultés de trouver un emploi.

Sommes-nous, alors, devant une nouvelle modalité de relation entre le Brésil et l'Afrique ? Sommes-nous face à une relation purement économique, sans la charge idéologique qui a lourdement marqué les relations entre le Brésil et l'Afrique au cours du XX^e siècle ? S'agit-il d'une modalité de relation dépourvue du concours des États, des organisations ou des « intellectuels organiques », en d'autres termes, dépourvue du concours des producteurs des justifications idéologiques au dialogue entre le Brésil et l'Afrique ? Est-ce celle-là une relation simplement motivée par le besoin économique de gens qui se trouvaient au chômage et dans laquelle, par conséquent, le lusotropicalisme, ou les rhétoriques sur « l'affinité historique entre le Brésil et l'Afrique » ou sur le « lac Atlantique » n'ont pas leur place ? Est-ce, finalement, une situation comparable (au moins en ce qui concerne sa

* Note de la rédaction : PALOP, Pays africains de langue officielle portugaise.

structure économique, malgré le degré d'intensité très différent) à celle de l'époque du commerce des esclaves, où l'interdépendance économique entre le Brésil et l'Afrique (surtout l'Angola) était si profonde qu'elle dispensait de pesantes formulations idéologiques sur les raisons du rapprochement, alors que plus tard ce fut tellement nécessaire à la moindre relation entre le Brésil et l'Afrique ? Est-ce là une relation moins fondée dans les raisons « culturelles », tellement évoquées au long du XX^e siècle, que sur l'économie, comme du XVI^e au XIX^e siècles ? S'agit-il d'une rupture paradigmatique, d'une « décolonisation » des relations entre le Brésil et l'Afrique, d'une véritable ouverture entre les deux, qui puisse dissiper la sensation du gouffre qui les sépare ?

Il suffit d'écouter certains de ces Africains qui se déplacent au Brésil pour voir qu'il y a encore beaucoup de place pour des images « idéologisées », « culturalisées » et donc très « colonisées » dans cet espace de circulation nouveau qui s'ouvre. Aujourd'hui, le Brésil que ces Africains trouvent dans le quartier du Brás a, principalement, deux visages. D'une part, c'est le Brésil de la violence et de la misère. D'autre part, c'est un Brésil profondément ignorant de ce qu'est l'Afrique.

Deusa Furtado, qui préfère être appelée Lana, a 33 ans, trois enfants, et fait ses achats au Brás pour alimenter son magasin à Luanda. Je l'ai rencontrée dans sa chambre à l'Hôtel XXI, dont l'espace était encombré par une pile d'une centaine de boîtes de chaussures. Lana porte un bonnet en laine et une veste très épaisse en cette fraîche soirée d'août à São Paulo, où il pleut et la température ne dépasse pas 7°. Lana vient à São Paulo depuis 1992, mais elle est surprise par la vague de froid. « Je ne savais pas qu'il faisait si froid ici... ». En réalité, elle ne sait plus combien de fois elle est venue au Brésil, son affaire s'épanouit et ses achats outre-Atlantique sont la garantie d'un bon retour. « Tout est moins cher ici, le Brésil n'est pas si loin de l'Angola, ce n'est pas cher du tout de manger ici et, de plus, la langue aide beaucoup ». Mais elle ne connaît rien d'autre que le Brás. « Le Brésil a une image associée à la joie, à la musique, à la danse. Moi, j'aime la fête, j'aime danser, mais je ne me promène pas au Brésil parce que j'ai peur ». Le Brésil est un lieu d'affaires, elle n'accepterait jamais d'y habiter. Pour vivre ou pour passer ses vacances, elle préfère le Portugal, où elle se sent à l'aise, où elle peut sortir le soir sans avoir peur et, de plus, où elle peut retrouver la communauté des Angolais. « L'Angolais a peur du Brésil aujourd'hui », juge-t-elle par ce qu'elle perçoit de ce que lui disent les guides et les agences qui organisent ses voyages, par ce qu'elle ressent dans les rues du Brás, et, finalement, par ce qu'elle a vu à la télé en Angola. Avec l'internationalisation des chaînes de télé brésiliennes depuis deux ou trois ans, il n'y a plus seulement les feuillets brésiliens à voir - maintenant les Angolais et les Mozambicains ont aussi accès aux émissions des journalistes qui montrent la violence urbaine et la misère brésiliennes.

Sandra Oliveira Vaz vient de Maputo et elle est pour la sixième fois à São Paulo. Toujours São Paulo, parce que son agence la décourage d'aller à Rio de Janeiro à cause de la violence. « On tue trop au Brésil. Ce n'est pas pareil au Mozambique ». L'image du « Brésil-violence » n'est pas une vision nouvelle pour elle cependant. Dès que les chaînes internationales brésiliennes sont arrivées au Mozambique, l'image rêvée transmise par les feuillets s'est érodée sensiblement, même s'il reste toujours la sensation que le racisme y est moins fort qu'au Portugal. Ce qui l'a vraiment surprise

lors de son arrivée au Brésil, c'est l'ignorance de tous et toutes par rapport à l'Afrique. « On ne croit pas ici que je suis mozambicaine, on pense que je suis portugaise ou latino-américaine. En Europe, on pense que l'Afrique, c'est la jungle. Au Brésil, on n'a absolument aucune idée sur l'Afrique. Parfois, on a des idées sur l'Afrique du Sud ». Cette ignorance la frappe spécialement parce qu'elle croit que le Brésil est une puissance économique, un pays très moderne. « Si on le compare au Portugal, on verra que le Brésil est un pays beaucoup plus ouvert, qui investit beaucoup plus dans l'éducation que le Portugal. Au Portugal, il y a beaucoup de gens illettrés. Je suis scandalisée par cette ignorance ici par rapport à l'Afrique ».

Cette image du « Brésil-puissance » est visible aussi dans les représentations de Cláudio Dias dos Santos, de Luanda, qui est au Brésil pour faire des études de droit – et on ne peut s'empêcher de penser à ces familles brésiliennes de Luanda qui, au XIX^e siècle, enrichies par le commerce des esclaves, préféraient envoyer leurs enfants étudier au Brésil qu'au Portugal). Il veut rentrer au pays avec un diplôme brésilien. Cela semble un phénomène récent, avec l'augmentation du nombre des Angolais diplômés au Brésil, et donc l'apparition d'une rivalité entre l'élite formée au Portugal et celle formée au Brésil. Cláudio n'habite pas à l'Hôtel XXI, il n'est pas un commerçant de passage : mais l'Hôtel XXI est aussi devenu un point de rencontre des Africains – c'est au bar de l'hôtel où il buvait et bavardait avec ils d'autres Angolais que je l'ai rencontré.

Interférences coloniales et colonisatrices

Toutes ces images du Brésil qui circulent dans l'Hôtel XXI, le « Brésil-violence », le « Brésil-puissance » et « le Brésil qui ignore l'Afrique », s'articulent dans la mesure où elles creusent le gouffre entre le Brésil et l'Afrique. En d'autres termes, elles montrent que le dialogue entre les deux est loin d'être ouvert et qu'il subit toujours des interférences « coloniales » et « colonisatrices ».

Quelles sont ces interférences « coloniales » ? Dans toutes les représentations entendues ici, le Portugal est présent : parfois on préfère le Portugal, parfois, on préfère le Brésil, mais, dans tous les cas, prendre position par rapport au Brésil c'est prendre position par rapport au Portugal. L'Angolais et le Mozambicain cherchent leur place au Brésil de la même manière qu'ils cherchent leur place au Portugal, en esquivant le racisme, l'ignorance par rapport à l'Afrique, bref, avec la lourdeur de la condition de l'ancien colonisé. La place trouvée dans la majorité des cas est le ghetto : on ne se mélange pas, on bavarde au bar de l'hôtel africain avec d'autres Africains, on s'enferme dans le groupe de collègues africains avec lesquels on est venu au Brésil, on ne connaît que le quartier du Brás, on ne circule presque pas, on se referme. On n'apprend rien sur le Brésil, on n'apprend rien au Brésil sur l'Afrique. La ville de São Paulo ignore l'Afrique et ne connaît même pas l'existence de ce nouveau flux de commerçants qui traversent l'océan pour faire des achats au Brás.

Quelles sont les interférences « colonisatrices » ? L'ignorance que le Brésil a de l'Afrique est profondément colonisatrice. Tout ce que le Brésil sait du Mozambique et de l'Angola, c'est qu'il s'agit de deux pays qui ont été ravagés par des guerres civiles. Cela a créé la sensation parmi les Brésiliens

que « notre violence est moins pire que la leur », cette dangereuse illusion qui fige les forces sociales brésiliennes et qui permet de grandir la boule de neige du chaos urbain. Une autre image de l'Afrique qui « aborde » le Brésilien de temps en temps est celle de rares (très rares) Africains qui arrivent cachés dans des bateaux, très souvent sans savoir quelle en était la destination, fuyant la misère, la guerre, la persécution politique ou pour un déviation quelconque d'une route du trafic de drogues. Ils sont vraiment très rares : deux ou trois par an et quand ils arrivent du Cameroun, de la Sierra Leone ou de la Côte-d'Ivoire au port de Santos, les employés de la douane sont tellement ébahis qu'il leur faut du temps pour comprendre qu'il faut dénicher quelqu'un qui sachent leur parler en anglais ou en français. On ressent en ces occasions un soulagement de la part d'une certaine bourgeoisie brésilienne (qui s'exprime, par exemple, par la presse de São Paulo) : « heureusement, c'est si rare », exprimant ainsi son horreur inconsciente que le Brésil a de devenir un port d'arrivée des réfugiés noirs.

Ces sentiments de soulagement du Brésil par rapport aux problèmes africains (« heureusement nous ne sommes pas l'Afrique ») ouvre la voie à des constructions colonisatrices. Le Brésil est un pays moderne, industrialisé, une puissance tropicale. Il peut vendre des produits manufacturés adaptés à la réalité tropicale, de la technologie, il peut vendre des feuillets, il peut exporter des diplômes, il peut apprendre aux Africains à faire des élections (parce que « nous sommes une démocratie »), il peut jouer le rôle de leader du tiers monde et, surtout, il peut faire beaucoup pour ses frères lusophones parce que, bingo !, « nous avons des affinités culturelles ». La structure culturelle du discours est toujours présente et elle est gênante parce qu'elle revêt une relation de supériorité, très comparable d'ailleurs à celles des systèmes coloniaux.

Brésil-violence

Pourtant, l'image du « Brésil-violence » qui commence à pénétrer parmi les Africains, entre en choc très directement avec la source première des arguments culturalisés des relations entre le Brésil et l'Afrique au XX^e siècle, c'est-à-dire avec l'image du Brésil comme endroit d'harmonie raciale. L'Africain qui arrive au Brésil, ou qui regarde les reportages à la télévision, voit très vite que la violence y est très profondément associée à l'absence d'égalité raciale. Mais cette image nouvelle du Brésil n'est choquante que dans la mesure où l'image du paradis racial est encore vivace. Le lusotropicalisme est loin d'être mort, même s'il peut recevoir des coups de temps à autres.

L'espace entre le Brésil et l'Angola, mais aussi les autres pays africains de colonisation portugaise et même tous les pays africains, reste un gouffre profond. Un livre récent de l'écrivain angolais José Eduardo Agualusa² a essayé d'explorer de manière très provocatrice ce gouffre, avec les « armes » de la fiction. Son livre part aussi de l'histoire d'un commerçant africain au Brésil, mais qui, au lieu d'acheter des marchandises brésiliennes pour revendre à Luanda, fait le contraire. Il achète à Luanda et revend au Brésil. Sa marchandise ? Des armements... Il ne loge pas, évidemment, à

2. José Eduardo AGUALUSA, *O ano em que Zumbi tomou o Rio*, Lisbonne, Dom Quixote, 2002.

l'Hôtel XXI, mais à l'Hôtel Glória, cinq étoiles, zone chic de Rio de Janeiro. Son client préférentiel est Jararaca, un trafiquant de drogue conscient de la violence sociale envers le Noir brésilien et qui, muni des armes angolaises, commande une invasion de Rio, une « révolte des esclaves » – il veut le pouvoir, il veut décoloniser le Brésil. La bourgeoisie blanche effrayée fuit la ville, de la même manière que les Portugais fuyaient l'Angola en 1975. Les Angolais infiltrés dans l'entourage de Jararaca grâce aux relations induites par les ventes d'armes influencent son discours, lui parlent de l'identité noire, de décolonisation, d'exploitation. La révolution de Jararaca revêt alors des aspects très intéressants : dotée d'un manifeste politique, elle a la sympathie de Fidel Castro, et son leader finit par être reçu par le président brésilien (qui, pour un livre écrit entre 2001 et 2002, s'appelle de manière très suggestive José Inácio). Qui aurait pensé à une allégorie pareille au Brésil ? Qui veut la révolution ? Que sait le Noir brésilien sur sa condition ? Qu'est-ce que l'Angola peut vendre au Brésil ? Qu'est-ce que l'Angola peut apprendre au Brésil ? Quel est le dialogue possible entre le Brésil et l'Angola ?

On ne veut pas insinuer par là qu'un « dialogue légitime » entre Brésil et Angola peut s'établir par la reconstruction identitaire des Noirs brésiliens à partir de l'expérience angolaise. Il est également très clair que J.E. Agualusa ne veut pas le dire non plus. L'évolution politique et les processus de colonisation et d'indépendance dans les deux pays ont été si différents que les résultats d'un tel dialogue ne pourraient produire que des équivoques. Les relations difficiles entre le mouvement noir brésilien et les Africains l'ont déjà montré. Un passage du livre d'Agualusa est très intéressant sur ce point. Des représentants du mouvement noir brésilien attendent à l'aéroport des écrivains angolais qui viennent pour une conférence, et ils sont très déçus quand ils voient que ces écrivains sont des Blancs ou des métis très clairs et qu'ils ne portent pas des « vêtements africains ». Les Angolais répondent : « Et vous ? Pourquoi vous ne portez pas vos "zarabatanas" et vos "cocares" ? »³.

On ne veut pas non plus dire ici que le dialogue légitime entre le Brésil et l'Afrique devrait être purement économique, comme au temps du commerce des esclaves. D'ailleurs cette relation établie entre le XVI^e et le XIX^e siècles, même sur un fond essentiellement économique, n'était pas complètement dépourvue d'idéologie. Cette époque connaît déjà des esquisses culturalisées – par exemple, les formules identitaires formulées par des familles brésiliennes installées à Luanda et enrichies dans la traite, ou l'idée de Sá da Bandeira de faire en Afrique de « nouveaux Brésil » par une tentative de réorganisation de l'occupation portugaise au XIX^e siècle, ou bien avec les rhétoriques des colons blancs de Benguela qui voulaient proclamer une indépendance associée à celle du Brésil en 1822. Les racines du culturalisme qui a marqué le XX^e siècle y sont posées.

3. « Zarabatana » : espèce de sarbacane, munie d'une flèche empoisonnée, destinée à la chasse et utilisée par certaines tribus indigènes du Brésil. « Cocar » : espèce de serre-tête faite des plumes d'oiseaux et qui dans certaines tribus distingue des postes de l'hierarchie de la communauté.

Pourtant l'économie ne marche pas toute seule, elle vit de, et engendre, des rapports sociaux. Mais ce qui est évident à l'Hôtel XXI⁴, c'est qu'il n'y a pas vraiment d'ouverture entre le Brésil et l'Afrique, on continue à ne pas se connaître.

Le voyage de ces Africains au Brésil tient encore beaucoup de *Aventura e Rotina*⁵, en ce sens qu'il ressemble un peu au voyage de Gilberto Freyre dans les colonies portugaises, à l'invitation du régime portugais entre 1951 et 1952 : le sociologue brésilien y était parti tout en restant refermé sur lui-même. Il n'avait pas voulu connaître l'environnement social des colonies, il voulait seulement chercher des ressemblances avec le Brésil. Aussi comparait-il tout le temps, et tout lui fit penser au Brésil. Il trouva des ressemblances partout : dans l'architecture, dans les formes de pensée, dans la nourriture, dans les mœurs (il trouva très brésilienne la manière chaleureuse dont il fut reçu lors de cérémonies religieuses hindoues à Goa...). Cristiana Bastos⁶ avait déjà remarqué cet enfermement de Freyre, en comparant *Aventura e Rotina* à *Tristes Tropiques*, récits de voyage symétriquement opposés en ce qui concerne les structures de pensée des deux auteurs. Lévi-Strauss cherche l'autre, Freyre cherche lui-même. Les Africains sont enfermés dans leur séjour au Brésil, sont mal à l'aise, se protègent dans leurs ghettos, dans un environnement qui leur fait peur.

L'Africain porte la lourdeur des effets de la colonisation partout où il va : à Beaubourg, dans le Bronx, dans le Brás (comme dirait Caetano Veloso dans la chanson « *Eu sou neguinha ?* », sur quelqu'un qui circule dans le monde à la quête de son identité). Mais dans ce dernier cas ce stigmaté est pire : il s'imisce profondément au cœur d'un possible rapport Sud-Sud.

Novembre 2003

Juliana SANTIL

Centre d'étude d'Afrique noire – IEP de Bordeaux

-
4. Bien entendu, mon enquête rapide n'est pas suffisante pour le prouver, il est nécessaire d'aller plus loin et, par exemple, d'élargir l'étude de M. Grassi en suivant ses rabadantes dans leurs expériences à l'étranger.
 5. Gilberto FREYRE, *Aventura e Rotina. Sugestões de uma viagem à procura das constantes portuguesas de caráter e ação*, Lisbonne, Livros do Brasil, 1952. Sur cet ouvrage, voir notamment l'analyse de R. LUCAS, « *Aventura e rotina: Gilberto Freyre et l'Afrique* », *Lusotopie* 1997 : 237-245, et plus généralement le dossier « *Lusotropicalisme* » (D. COUTO, A. ENDERS & Y. LÉONARD, eds) publié dans ce volume : 195-478.
 6. Cristiana BASTOS, « *Tristes trópicos e alegres lusotropicalismos: das notas de viagem em Lévi-Strauss e Gilberto Freyre* » in *Análise Social*, 1998, XXXIII (146-147).
-